

« Le chien »

Carole Fréchette

Numéro 48, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28357ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fréchette, C. (1988). Compte rendu de [« Le chien »]. *Jeu*, (48), 141–143.

«le chien»

Texte de Jean Marc Dalpé. Mise en scène: Brigitte Haentjens; scénographie: Pierre Perrault; éclairages: Claude Cournoyer; régie: Diane Fortin; direction artistique: Laurent Bussière; musique: Robert Paquette. Avec Roger Blay, Roy Dupuis, Hélène Paulin, Marthe Turgeon et Lionel Villeneuve. Coproduction du Théâtre du Nouvel-Ontario et du Théâtre Français du Centre National des Arts, présentée à la Salle Fred-Barry du 3 au 26 mars 1988.

l'urgence d'un cri

Jay, 25 ans, revient dans son village natal, après sept ans d'absence. Tenant d'une main un sac de voyage et un blouson de cuir, et de l'autre une caisse de bière, il s'exclame en regardant la maison mobile où habite son père: «Câlice d'ostie de place de cul!». Ce constat, qui provoque d'abord le rire, contient en fait tout le drame qui s'apprête à se dérouler devant nous. *Le Chien*, de Jean Marc Dalpé, ne raconte pas seulement une histoire de famille mais aussi une histoire sociale, celle d'une culture menacée, une culture bloquée, coupée du monde, que l'on sent étouffée, désespérée.

Après une errance qui l'a mené aux quatre coins de l'Amérique, le fils prodigue décide de revenir au bercail, dans son patelin du nord de l'Ontario, essentiellement pour faire la paix avec son père. La rencontre des deux hommes constitue la plaque centrale de la pièce, autour de laquelle se développent les récits de la mère, de la soeur adoptive et du grand-père, enterré le jour même du retour de Jay. Ces récits, intercalés dans la scène d'affrontement entre le père et le fils, révèlent peu à peu les raisons qui ont amené Jay à s'enfuir: la violence du

père, son silence, le cul-de-sac total de la situation familiale et sociale. Comme un leitmotiv, la haine, le mépris, le désespoir face à leur petit monde clos reviennent sans arrêt dans les propos de tous les personnages. «Y a pas de construction par icitte [...] Icitte, ça ferme» (p. 12¹), dit le père. «J'hais² toute icitte. Nomme-le pis j'l'hais dit la mère. «J'hais les arbres [...] J'hais les rues [...] J'hais les maisons parce qu'y se ressemblent toutes, oui... pareil comme le monde itou» (p. 34). Jay parle de son village comme d'un «trou», dans lequel les gens sont enlisés, incapables de bouger. Les allusions à la mesquinerie des gens du village, à leur méchanceté, sont multiples. Tout au long de la pièce, le drame vécu par les protagonistes est constamment associé à l'environnement physique et social dans lequel ils vivent; c'est tout le village qui croupit en même temps qu'eux.

La réconciliation tant espérée par Jay n'aura pas lieu; lorsque son père lui avoue avoir violé sa fille adoptive, il l'abat d'un coup de fusil, comme il a abattu le chien, devenu fou, qui hurlait à la mort. Il y a, dans ce crime, un désespoir immense; ce n'est pas tant pour venger sa soeur que Jay accomplit cet acte fatal, mais bien davantage pour faire disparaître le symbole de sa propre aliénation. Ce meurtre, toutefois, n'apporte aucune délivrance, car Jay ne peut éliminer

1. Jean Marc Dalpé, *le Chien*, Sudbury, Éditions Prise de Parole, 1987, 62 p.

2. Orthographié tel quel dans le texte. N.d.l.r.



l'héritage qu'il porte en lui. Il n'a fait qu'accomplir son destin, en répondant à la violence par la violence.

On trouve, dans l'écriture de Jean Marc Dalpé, un lien de parenté étroit avec une certaine dramaturgie américaine, entre autres avec le théâtre de Sam Shepard. La force de cette pièce ne réside pas dans son originalité mais dans son authenticité. S'il n'évite pas complètement les clichés du genre, Dalpé réussit quand même à émouvoir; il arrive, à certains moments, à transcender les limites de la forme par la force et l'urgence de son cri. Comme spectateur, on oscille constamment entre l'agacement provoqué par la désagréable impression de «déjà vu» et la fascination pour cette voix, originale malgré tout, qui déploie, sans complaisance, sa rage et sa détresse.

La production, mise en scène par Brigitte Haentjens, se distinguait par sa sobriété et par une interprétation très forte derrière laquelle on sentait un engagement véritable. Seul le personnage du grand-père, joué par Lionel Villeneuve, est demeuré à l'écart, comme une musique discordante dans un ensemble harmonieux. Il est vrai que son récit, mal intégré au drame qui se joue entre les protagonistes, constitue une des parties les plus faibles du texte. Roger Blay jouait un père complètement défait, véritable incarnation de l'échec et de la déchéance. Son entrée en scène, une longue marche silencieuse depuis le lointain jusqu'à l'avant-plan, était absolument saisissante; tous les rêves brisés, toute la honte, toute l'aliénation du personnage étaient inscrits dans ce corps voûté et ce visage ravagé. Roy Dupuis, taillé sur mesure pour le rôle de Jay, campait un fils prodigue crédible et attachant. Hélène Paulin et Marthe Turgeon étaient particulièrement touchantes, l'une par sa sensibilité, l'autre par son cynisme et son humour ravageur. Haentjens a opté pour la simplicité, mettant ainsi le texte de Dalpé au

tout premier plan: peu de déplacements, un minimum d'effets. Cette approche, loin de trahir un manque d'imagination de la part du metteur en scène, démontre au contraire une compréhension profonde et un respect de l'oeuvre.

Quelles que soient les réserves que l'on éprouve à l'égard de ce type de théâtre, on ne peut s'empêcher de reconnaître, dans cette première pièce de Dalpé, l'émergence d'une conscience, la présence d'un auteur. On ne peut que souhaiter une suite à cette prise de parole, en espérant que le meurtre du père, accompli dans *le Chien*, soit libérateur et que soit enterré, en même temps que le père, le drame familial, pour qu'ainsi le champ soit laissé libre à une dramaturgie renouvelée, ouverte sur le monde.

carole fréchette